LE BULLETIN DE LA BANQUE ROYALE

Publié par La Banque Royale du Canada

VOL. 67, N° 3
MAI / JUIN 1986

La raison de lire

Sous-jacent au déclin actuel de l'alphabétisation, est ancrée l'idée que lire n'est pas important. Comment convaincre les incrédules du contraire? Peut-être en démontrant tout ce qu'on perd en ne lisant pas. La lecture est «bonne», rend les êtres meilleurs.

□ Toute une génération a atteint l'âge mûr depuis que Hilda Neatby, de l'université de Saskatchewan, s'est mise en campagne pour réformer le système pédagogique anglo-canadien. Son livre *So Little for the Mind,* paru en 1953, s'est attaché à souligner le déclin de l'alphabétisation auprès des écoliers et à proposer certaines mesures pour enrayer le phénomène. Son signal d'alarme a fait frémir d'appréhension tout le pays, a suscité un flot de paroles mais bien peu d'actions. Les membres de la nouvelle génération assis sur les bancs de nos écoles sont, si l'on en croit Mme Neatby, encore moins poussés à développer leur curiosité intellectuelle qu'il y a trente ans.

Aujourd'hui, c'est avec une impression de déjà vu que l'on apprend que les universités demandent à leurs étudiants de première année de suivre des cours de rattrapage pour apprendre à lire et à écrire couramment, et que les employeurs doivent enseigner à leurs nouvelles recrues les structures fondamentales de leur langue maternelle. Les professeurs se plaignent encore plus qu'autrefois que les jeunes diplômés des écoles secondaires sont incapables de lire autre chose que des bandes dessinées et d'écrire une phrase cohérente. Un professeur a déclaré récemment, mi-figue mi-raisin, que la première phrase anglaise bien construite qui ait été écrite par un étudiant de son établissement en 10 ans avait été découverte sur le mur des toilettes. Complète avec verbe, sujet et accord, elle annonçait: «Reading stinks.» (Lire c'est «plat».)

Ces propos ne concernent pas les millions de Canadiens qui sont totalement illettrés, soit qu'ils manquent d'éducation, qu'ils proviennent d'un milieu défavorisé ou souffrent de handicaps particuliers; ils visent les jeunes qui ont au moins terminé le niveau primaire. Comment expliquer qu'une personne puisse arriver à l'école secondaire — sans parler de l'université — incapable de comprendre la langue écrite, même simplement rédigée? Les adversaires du système pédagogique avancent comme raison l'importance exagérée donnée au développement physique et social au détriment des succès d'ordre intellectuel. Ils pensent que la fascination, qu'exercent, sur les pédagogues bureaucrates, la technologie et la «psychologie pop», les amène à reléguer l'enseignement de la langue au deuxième plan.

Quelles qu'en soient les raisons précises, elles découlent toutes de l'idée très répandue que lire et écrire, au-delà d'un certain stade élémentaire, n'ont pas beaucoup d'intérêt. Sans intérêt également, la culture qui permet de jouir pleinement des livres et des revues de qualité.

Lire est devenu une activité périmée, peut-être parce que pour gagner sa vie décemment il n'est pas nécessaire de lire autre chose que des ouvrages traitant de sa profession. L'âge de la spécialisation n'a nul besoin de culture générale.

Même lire, non pour se cultiver mais pour s'instruire, n'est plus nécessaire de nos jours. Le micro-ordinateur a rendu les ouvrages de référence pratiquement inutiles en donnant «accès» aux renseignements présentés autrefois sous une forme écrite.

On pourrait objecter que la lecture est étroitement liée à l'écriture et qu'il est nécessaire d'écrire correctement pour faire son travail efficacement.

L'ordinateur encore une fois permet de réfuter cet argument. Des logiciels sont maintenant capables de corriger les fautes d'orthographe et de grammaire les plus courantes.

D'ailleurs, à notre époque, qui a besoin d'écrire pour communiquer? Sauf pour des raisons commerciales et juridiques, personne. Au Canada et ailleurs, le téléphone sert à transmettre le message. Si une note de service doit être rédigée, elle peut l'être en dépit du bon sens car l'auteur peut toujours en éclaircir le sens plus tard verbalement.

Ce phénomène est renforcé par la nouvelle mentalité des gens. Une bonne culture générale n'est plus remarquée socialement. L'aisance à s'exprimer, marque de la personne cultivée, n'a plus de valeur reconnue; pour se faire accepter socialement, nul besoin de lire.

La maîtrise d'un riche vocabulaire acquis en lisant était autrefois essentielle si l'on ne voulait pas passer pour un rustre. De nos jours, l'approche à la conversation procède plus du tir de barrage que du tir au but. La tolérance d'une grammaire boiteuse, d'expressions vulgaires ou obscènes, qui ponctuent même les discours dits «polis», n'oblige plus à être précis. Comme les soldats et les marins le savent depuis toujours, deux ou trois obscénités bien placées peuvent servir à de nombreuses fins. Ces grossièretés remplacent des mots précis dans un contexte où un tel langage n'aurait pas été toléré il n'y a pas si longtemps.

Nous sommes arrivés à un point où le fait d'être cultivé est considéré socialement comme un stigmate. Posséder un bon vocabulaire, une bonne culture a un relent d'élitisme. Les personnes qui peuvent manier leur langue avec élégance répugnent à le faire de peur de passer pour snob. Quand les professeurs d'université et les cadres supérieurs s'habillent, et même parlent, comme des coureurs des bois, faire partie d'une élite est aussi antisocial qu'être mis au rang des illettrés l'était à une autre époque.

La perte de respect pour la lecture va si loin que lire est devenu vaguement malsain. L'obsession actuelle de la forme physique donne à l'activité qu'est la lecture un caractère coupable. Les gens d'aujourd'hui sont véritablement obsédés par ce qui est «bon» pour eux, que ce soient la nourriture ou leurs mœurs. Est-il «bon» de se permettre une détente si casanière alors qu'on pourrait être dehors à jouer au squash ou à courir? Sir Richard Steel a écrit que la lecture est à l'esprit ce que l'exercice est au corps. Mais aujourd'hui pour être «dans le vent» on exerce plus le corps que l'esprit.

Si l'on est suffisamment excentrique et préfère s'asseoir pour se détendre, on peut le faire sans se fatiguer l'esprit. Aucun effort intellectuel n'est requis pour regarder ce qui se passe sur le petit écran. Pour ceux aux goûts plus éclectiques, et qui en ont les moyens, un magnétoscope et des cassettes leur permettent d'assister à une grande variété de spectacles allant des films muets classiques aux acrobaties des dernières stars rock. L'avènement de ce nouveau matériel électronique pourrait, ce qui est fort intrigant, marquer la disparition des livres. En effet, il était autrefois courant dans la moyenne bourgeoisie de savoir lire la musique et de jouer du piano. Le phonographe, puis la radio, a eu pour effet de confiner le talent de lire la musique à un petit groupe de professionnels.

Peut-on s'attendre à ce que l'histoire se reproduise et que les livres suivent le chemin du papier à musique? C'est peu probable et cela pour la même raison qui a contribué à la disparition de l'analphabétisme dans les pays occidentaux, il y a moins d'un siècle. À cette époque, la révolution industrielle a exigé que les ouvriers sachent suffisamment lire pour exécuter des ordres écrits. L'automatisation envahissant les bureaux, les usines, et même le garage et le magasin du coin, le besoin de lire aujourd'hui est plus grand que jamais même si les mots ne sont plus inscrits sur du papier mais affichés sur des terminaux vidéo.

Il est donc évident que la lecture est partie intégrante de notre société, ne serait-ce que pour des raisons pratiques. La question qui se pose pour l'avenir de la culture, de la politique et de l'économie occidentales n'est pas de se demander si les gens pourront lire mais *ce qu'ils* liront. S'ils se bornent à lire pour fonctionner au travail, le progrès économique pourrait être freiné par la médiocrité des communications et la pauvreté de l'imagination qui est à la source de l'innovation. Une alphabétisation fonctionnelle n'améliorera ni notre vie

politique ni notre vie culturelle. Pour progresser, les êtres humains doivent comprendre et interpréter le sens des mots à un niveau complexe.

Sur le plan politique, le public qui se nourrit de livres, de revues et de magazines intelligents est un public bien informé, contrairement aux téléspectateurs à qui l'on offre de brefs aperçus rapides sur l'actualité dont le sens est souvent sacrifié à l'impact visuel. Un public de lecteurs est un public qui a des connaissances, qui réfléchit, qui est capable d'analyser les questions dans une perspective historique et sous divers angles.

Le savoir et l'éducation puisent aux sources intarissables du mot.

Ce que Charles Dickens avait à dire sur le rôle de l'imprimerie dans la société du 19e siècle n'a rien perdu de sa valeur à l'âge post-industriel: «L'imprimeur est l'ami de l'intelligence, de la pensée; c'est l'ami de la liberté, de la loi; en fait c'est l'ami de quiconque est ami de l'ordre... De toutes les inventions, de tous les résultats étonnants obtenus grâce à la science mécanique, l'imprimerie est le seul produit de la civilisation qui soit nécessaire à l'existence de l'homme libre.»

La Déclaration d'indépendance du Texas inclut le paragraphe suivant: «Il est admis comme vérité évidente en sciences politiques que la liberté civile et la capacité de s'autogouverner ne peuvent exister qu'au sein d'un peuple instruit et éclairé.» Cet axiome est toujours d'actualité car les sources intarissables du savoir proviennent encore aujourd'hui du texte imprimé.

Pour en avoir la preuve, il suffit de penser aux pays opprimés privés de liberté politique. L'État totalitaire repose sur l'ignorance et l'analphabétisme. Toutes les dictatures interdisent les livres et censurent la presse. Elles arrivent à contrôler étroitement la télévision et la radio mais non les médias imprimés car le mot est «portatif». Passant de main à main les livres, les journaux et les pamphlets transmettent d'un esprit à l'autre les idées qu'ils contiennent. Or, les idées sont ce que les tyrans redoutent le plus.

Il est donc préoccupant que les habitants des pays occidentaux — et non seulement les jeunes — aient tendance à refuser toute lecture sauf celle des magazines ou des romans à l'eau de rose. Il est ironique de penser que cette situation résulte peut-être de l'attitude de l'élite intellectuelle qui trop sentencieusement encourage le public à lire davantage d'ouvrages sérieux.

Il faudrait lancer une campagne publicitaire axée sur les plaisirs que procure la lecture qui sont parmi les plus vifs de ce monde. Même les meilleurs programmes télévisés ne peuvent faire éprouver l'intense satisfaction qu'on ressent à lire un bon roman. À la suite de la présentation de la superbe adaptation britannique de *Bleak House,* de Dickens, diffusée sur le réseau American Public Television, dans le cadre de l'émission «Masterpiece Theater», le présentateur Alistair Cooke a regretté que les délicates nuances et l'esprit du texte original ne puissent être rendus dans la version télévisée. Il a donc conseillé aux téléspectateurs, contrairement à l'usage, de «lire le livre maintenant qu'ils avaient vu le film».

Connaître la vie, l'univers et se connaître soi-même.

Il est fort possible que les jeunes qui jugent inutile de lire pensent que tous les livres sont aussi assommants et ennuyeux que les livres scolaires sur lesquels ils ont tant peiné. Ils ne savent pas que les livres contiennent un monde amusant, passionnant et fascinant, accessible partout et n'importe quand. Il faudrait leur faire comprendre que, contrairement aux autres passe-temps qui perdent de leur saveur, le plaisir de la lecture devient plus vif avec la pratique. La plupart des lecteurs en acquièrent l'habitude en lisant des livres pour enfants ou des bandes dessinées; puis ils abordent les histoires d'aventures, de crime ou de cœur. Leur vocabulaire s'élargissant et leur goût se raffinant, ils s'aventurent dans des ouvrages plus difficiles — bonne littérature historique, satirique, romanesque, biographique. La lecture est une illustration du principe d'Aristote à savoir que les êtres humains aiment utiliser leurs facultés innées et qu'ils tirent une grande satisfaction à se surpasser eux-mêmes.

LA BANQUE ROYALE DU CANADA

BANQUE OFFICIELLE EXPO 86 Exposition internationale de 1986 Vancouver Colombie-Britannique, Canada Du 2 mai au 13 octobre 1986

«La lecture apporte la plénitude à l'homme», a écrit Francis Bacon. Tous les ouvrages, sauf les pires du genre, romancés ou non, aident à accroître notre connaissance de la vie et de l'univers. Ils apprennent de surcroît à se connaître soi-même. Selon une théorie psychologique, chacun de nous vit inconsciemment «l'histoire de sa vie» influencée par l'histoire des autres. La lecture nous permet de ressentir au complet l'éventail des émotions humaines. Les livres donnent une perspective à la vie, incitent à prendre conscience de soi et à réaliser ce dont on est capable.

La littérature nous aide à composer l'histoire de notre vie.

«Pour de nombreux êtres humains, c'est un livre qui a marqué une nouvelle époque de leur vie», a remarqué Henry David Thoreau. Le cas de M. Grattan O'Leary, originaire du village de pêcheurs de Percé au Québec et devenu éminent journaliste et rédacteur en chef, en est la parfaite illustration. La pauvreté a forcé M. O'Leary à quitter l'école à 11 ans mais il a eu la chance de pouvoir profiter de la bibliothèque de l'archevêque de Gaspé. «Cet homme m'a réellement donné la vie, disait M. O'Leary. Pensez donc! Tous les livres possibles et imaginables à ma portée: livres d'études, romans frivoles et passionnants; les sonnets de Shakespeare, Matthew Arnold, Longfellow et Yeats, bien sûr, sans oublier *She* de Rider Haggard. Je n'ai jamais eu de leçon de grammaire mais la poésie m'a donné le sens de la beauté et de la concision des mots.»

La beauté des mots . . . Nous avons tous soif de beauté et la littérature est le meilleur moyen de l'étancher car elle s'adresse non seulement à l'esprit et au cœur mais aussi à cette chose indéfinissable qu'on appelle l'âme.

Ces remarques s'appliquent à la poésie, négligée dans nos écoles et peu appréciée des adultes. C'est dommage. Nous ôtons ainsi à notre vie une importante dimension. Percy Bysshe Shelley semble décrire notre époque et la confusion morale qui y règne dans ces lignes écrites en 1821: «La poésie prend encore plus de valeur aux époques où, obéissant à un principe directeur par trop égoïste et calculateur, les êtres humains accumulent une quantité de biens matériels qui dépassent le cadre des lois inhérentes à leur nature.»

La mission du poète, d'après Shelley, est de créer une nouvelle matière de connaissances, de capacités, de plaisirs et de la disposer selon un ordre et un rythme qu'on pourrait qualifier «de beau et de bon».

La quête du beau et du vrai influence inconsciemment la composition de «l'histoire de sa vie» et c'est la lecture qui permet d'acquérir cette double valeur. «Quand la littérature se mêle intimement à nos pensées, elle réaffirme notre sens moral et influence les décisions prises au niveau logique et analytique», a écrit Gordon M. Pradl, professeur d'anglais à l'université de New York.

Ce sens moral ne provient pas forcément de livres à tendance moraliste, bien au contraire. «Nous devrions lire quand l'envie nous en prend, a déclaré Samuel Johnson, car les lectures forcées ne sont guère fécondes.» Donnez-vous du plaisir! Aristote a été le premier, mais non le dernier, à professer que le plaisir, dans les limites du raisonnable, rend les êtres meilleurs.

Le pouvoir magique de la littérature est de rendre une personne bonne tout en lui procurant une sensation de *bien-être*. Plaignez ceux qui n'y ont pas recours, qui n'ont jamais été passionnés par une aventure, intrigués par un roman, stimulés par un essai, amusés par une satire ou émus aux larmes par un poème. Ils se sont privés d'un vif plaisir, source de force intérieure qui aide à se défendre contre les vicissitudes de la vie.

Le but premier en encourageant les gens à lire n'est pas de mieux les équiper pour accomplir leur travail, mais de les armer pour faire face à leurs problèmes intérieurs et au monde difficile qui les entoure. Lire n'est sans doute pas suffisant pour nous apporter bonheur et sagesse. Pourtant, la lecture peut, comme l'exprime si bien une phrase célèbre, «développer par le plaisir nos facultés mentales et spirituelles».

PUBLIÉ AUSSI EN ANGLAIS

©LA BANQUE ROYALE DU CANADA 1986/IMPRIMÉ AU CANADA
ISSN 0227-5961